

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**48/4 | 2007**  
**Varia**

---

# Élisabeth Gessat-Anstett, Une Atlantide russe

**Sarah Carton de Grammont**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6131>

DOI : 10.4000/monderusse.6131

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 840-843

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Sarah Carton de Grammont, « Élisabeth Gessat-Anstett, Une Atlantide russe », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 16 juin 2009, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6131> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6131>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

2011

---

# Élisabeth Gessat-Anstett, Une Atlantide russe

Sarah Carton de Grammont

---

## RÉFÉRENCE

Élisabeth Gessat-Anstett, **Une Atlantide russe. Anthropologie de la mémoire en Russie post-soviétique**. Paris : La Découverte, 2007, 304 p.

- 1 Voilà de l'anthropologie comme on l'aime ! L'histoire qu'elle raconte est pourtant abominable: en résumé – Mologa, 1936, ses quelque 5 000 habitants, ainsi que ceux des 700 villages environnants, se voient enjoindre un déplacement forcé et la destruction totale de leur environnement géographique au nom de la modernisation communiste et des grands chantiers staliniens, l'objectif étant la construction du barrage de Rybinsk et la création du lac nécessaire à son alimentation. Le passage à l'acte est une sorte de torture étirée sur une dizaine d'années, jusqu'à l'engloutissement de 4 500 km<sup>2</sup> en 1941, que les déplacés sont, en plus, sommés de mettre en œuvre eux-mêmes. Ils sont toutefois puissamment aidés en cela par le travail forcé des plusieurs centaines de milliers de *zeks* du *Volgolag* (sur toute la période), dont l'administration se trouve à Rybinsk, et qui offre par ailleurs nombre de débouchés, et une prospérité économique certaine à la région.
- 2 Seulement voilà : chassez la nature, elle revient au galop, et ne délivrez pas de permis d'inhumer, les fantômes s'exhument tout seuls, au sens le plus littéral du terme, à la faveur du ravinement des berges par les eaux et de la basse saison. La mesure est à son comble quand il faut enterrer non plus des morts (légitimes, ceux des Mologžany), mais des tombes, pour les préserver des pillards, mais aussi peut-être indirectement – l'auteur est bien plus subtile que ce caricatural résumé –, pour ne pas trop prêter attention aux ossements des *zeks* qui viennent rôder dans les parages : ces morts louches, gêneurs et soupçonnés de « mauvaise vie » et/ou de « mauvaise mort » (auxquels, au plan symbolique, s'ajoutent les exilés, les Blancs, les suicidés, les disparus, les morts de faim, les exécutés et les autochtones déportés du Goulag). La question n'est

donc pas celle d'une concurrence victimaire, mais d'un quasi-monopole (pourrait-on poser la question en termes weberiens ? – l'objet est bien, entre autres, « les enjeux de pouvoir sous-tendus par la parole mémorielle »).

- 3 Comment, dès lors, pour les déplacés, faire communauté territoriale sans territoire ? Et pour quoi faire ? L'auteur nous raconte comment la gageure est tenue : non pas la réémergence réelle et fantasmagorique de la ville, mais à proprement parler l'émergence publique de l'engloutissement, instauré en moment fondateur. Cela passe par une mémoire qui, bien que variée selon le genre et la classe d'âge, se révèle anhistorique, géographique (une « myopie topographique »), le tableau idyllique d'une prospère bourgade du XIX<sup>e</sup> siècle et de ses grands hommes (son panthéon de notables, d'ancêtres fondateurs, ses saints religieux ou laïcisés, ses bâtisseurs bienfaiteurs, ses artistes et intellectuels, au prix des acrobaties de l'« angélisme biographique » de rigueur), sans conflits socio-économiques ni références à l'histoire nationale, dans un temps linéaire et non critique permettant l'énonciation identitaire par la communauté d'origine. On souhaiterait discuter avec l'auteur de l'une de ses conclusions, peut-être un peu rapidement élargie à l'ensemble de la Russie : « En Russie, le présent ne participe pas à la construction de l'identité, il n'est que le temps de son énonciation » (p. 90). Or à Moscou, selon nos observations, il arrive au contraire fréquemment que les acteurs mobilisent le présent dans la construction des identités ; peut-être en est-il de même pour les villes les plus dynamiques économiquement.
- 4 Se donnant pour objet la mémoire tortueuse d'une ville engloutie sous Stalin et le silence abyssal sur les camps du *Volgograd*, Élisabeth Gessat-Anstett fait preuve d'un double courage : celui d'affronter un terrain qui n'est pas des plus guillerets et celui de le restituer, faisant le pari, propre à notre discipline, de rendre proche par la mise à distance critique et de donner accès à une mutuelle intelligibilité entre humains via l'empathie. Il faut souligner les qualités littéraires de l'ouvrage : la beauté du texte ici n'est pas un luxe, mais une nécessité, qui fait, disons-le d'emblée, de ce livre une œuvre, de celles qui devraient faire date. Une monographie qui prend le temps du terrain (1994-2002), celui de la description ethnographique au plus fin des situations observées, celui de magnifiques portraits (les *babuška*-s, l'ancien *zek* iconoclaste, les érudits locaux, l'homme d'affaires, sorte de *rapatriant* postsoviétique d'Ukraine...) pouvant seuls rendre compte des trajectoires individuelles et des manières, à la fois personnelles et partagées, de raconter son histoire.
- 5 C'est en effet une description sensible, restituant dans toute sa poésie la tendresse contradictoire du lien entre les êtres, vivants ou morts, qui nous rend familières les logiques pourtant absurdes de prime abord qui président ici à la production mémorielle. Lorsque l'auteur nous raconte les différentes procédures, objets et pratiques (ces dernières étant au moins aussi importantes que leur contenu sémantique, notamment des « pratiques ritualisées de substitution ») autour desquels se fait cette mémoire, elle nous offre de très jolies expressions, comme « supports de connivence », si parlantes que nous voici nous-mêmes en connivence avec les personnes qu'elle nous présente. Élisabeth Gessat-Anstett nous restitue de façon fine et drôlatique ces scènes familières de la Russie contemporaine, de l'emphase grandiloquente et bonne enfant d'un toast au surréalisme tout soviétique des noms des usines d'armement : ce n'est pas la moindre des prouesses de ce livre que d'arriver à nous faire rire, parfois – d'un rire bien nécessairement cathartique pour supporter une vérité à la limite de l'insoutenable. Une monographie véritablement panoramique, qui

prend le temps des archives locales, de l'histoire proche et ancienne, mais aussi celui de combler les « trous » des sources locales par le détour à Moscou ; qui se penche sur la mémoire de Mologa, mais aussi de Rybinsk, sous leurs divers aspects, dans une extrême richesse de matériaux, organisés avec la rigueur conceptuelle que l'on connaît à l'auteur depuis son premier livre<sup>1</sup>. Une anthropologie qui garde le meilleur de l'héritage structuraliste, mobilise ses classiques avec brio, conserve une attention méticuleuse à la longue durée du symbolique et de la culture (par exemple le lien russe à la terre natale et son rôle dans la reproduction des communautés via la sépulture), pour toujours viser les aspects dynamiques, mouvants, infiniment complexes, des enjeux contemporains.

- 6 Il y a oxymore, paradoxe entre la mémoire s'institutionnalisant des Mologžany et celle du *Volgolag* : il y a silence assourdissant. C'est donc tout autant à une anthropologie de l'oubli que de la mémoire que nous sommes conviés. Toutes les déclinaisons du secret y sont abordées : silences et omissions, euphémismes et circonlocutions, archives classées et plans faussés, gênes et embarras, sous-entendus et allusions... – toutes manières de taire ayant bien sûr pour inévitable corollaire de dessiner en creux ce qui est tu. L'auteur nous livre par conséquent une anthropologie de la peur et de ses raisons, non moins fondamentale que celle des ruses, conscientes ou non, des processus identitaires. On ne peut que regretter avec elle, et sans pouvoir lui en faire grief, l'impossibilité finalement partagée avec les indigènes, à l'issue de l'enquête, de lever le secret et d'aborder frontalement la question des responsabilités politiques personnelles, des compromissions, des fonctions assumées par le passé, notamment au sein du *Volgolag*, des choix, des lâchetés ordinaires comme des soumissions forcées, qui sans nul doute agencent aujourd'hui la fabrique des identités tout autant qu'ils doivent façonner les enjeux politiques... Mais s'expliquer de cette impossibilité, dans la dernière partie, c'est aussi une façon de dire tout en taisant, de protéger sans absoudre : quelle meilleure manière de donner à comprendre les impasses du monde décrit que d'y placer le lecteur lui-même en explicitant le cheminement qui vous y a conduit ? Ou la force démonstrative du constat ethnographique quand il est bien fait.
- 7 C'est, conjointement, une anthropologie urbaine, celle de deux jumelles, Rybinsk, la capitale concentrationnaire, l'ex-ville fermée du complexe militaro-industriel, très loin des passions moscovites, et Mologa, l'Atlantide : la première ethnologie d'une ville-fantôme à notre connaissance ! Un peu à la manière de Marc Abélès se penchant sur « l'échec en politique »<sup>2</sup>. Ce livre nous ouvre décidément des perspectives inattendues sur l'anthropologie du creux, à l'image des autochtones qui dépensent une énergie considérable à opérer leur « retour du néant »...
- 8 La fin, qui débouche sur le projet de « Mologa Land », sorte de tourisme de la hantise, est d'un post-modernisme confinant à l'apothéose : on imagine les allers-retours en vaporetto au pays des spectres et des souches microbiennes, des tibias et des crânes, d'un marécage mémoriel qui dépasse l'entendement. Élisabeth Gessat-Anstett conclut sur la nécessité d'entreprendre l'anthropologie de cette autre Atlantide russe, la mémoire de l'archipel du Goulag pour l'instant largement engloutie sous les enjeux contemporains. On ne peut que tomber d'accord. Que ce dernier point soit l'occasion de souligner combien ce travail intéressera non seulement tous les spécialistes de la Russie, de la mémoire, ou du secret, mais encore les anthropologues s'interrogeant sur les diasporas, populations déplacées, exilées, ou sur les rapports entre constructions

identitaires et mémorielles dans un contexte d'extrême violence politique, de Haïti à Hanoï en passant par Santiago ou Kigali.

---

## NOTES

1. Élisabeth Gessat-Anstett, *Liens de parenté en Russie post-soviétique. Une enquête ethnographique*, P. : L'Harmattan, 2004.
2. Marc Abélès, *L'échec en politique*, P. : Circé, 2005.